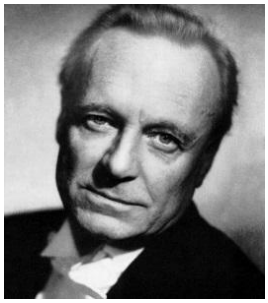
CD, coffret événement. André Cluytens : le son Wagner dont rêvait Wieland



CD, coffret. André CLUYTENS : conducting Wagner – Bayreuth live (1955, 1957, 1958). L'éditeur Membran nous régale : au moment où Bayreuth peine à convaincre et déçoit plutôt année après année par la faiblesse des mises en scène et la confusion artistique qui pilote les choix et orientations du festival, **le label Membran réédite en 10 cd**, le legs wagnérien du chef **André Cluytens** sur la Colline Verte : un héritage propre aux années 1950 qui incarne un âge d'or dans l'histoire de Bayreuth… Car Cluytens par son sens du drame et son intelligence sonore offrait enfin à Wieland Wagner, directeur et metteur en scène sur la Colline, ce son dont il avait toujours rêvé… Evénement dans l'histoire de la Colline Verte quand le chef français dirige **pour la première fois à Bayreuth Tannhaüser de Wagner en 1955** : c'est le premier Gaulois dans la place. Wieland Wagner ne devait plus pouvoir se passer de sa direction affûtée et dramatique qui laisse le chant se déployer sur un tapis orchestral ciselé. **En 1956, Cluytens dirige la nouvelle production des Maîtres Chanteurs conçue par Wieland Wagner**, puis **Parsifal (en 1957 remplaçant Hans Knappertsbuch) ; enfin Lohengrin en 1958.** Témoin des réalisations de l'heure (le renouveau de Bayreuth dans les années 1950), Anja Silva précisa qu'en Cluytens, Wieland Wagner avait trouvé le chef capable de lui offrir enfin la sonorité wagnérienne tant recherchée. Né Belge en 1905

(Anvers), Cluytens ne tarde à prendre la nationalité française : il devient directeur musical de la Société des Concerts du Conservatoire à Paris (alors occupé, 1943) puis dirige l'Opéra-Comique (1947-1953). Cluytens meurt à Paris en 1967. En 1965, le maestro revient à Bayreuth diriger Parsifal : pour la première fois dans l'histoire du Festival wagnérien, – consécration ou sacrilège, les spectateurs médusés applaudissent entre les actes ! …

André Cluytens : le son Wagner dont rêvait Wieland



Un français à Bayreuth. Le coffret de 10 cd édité par Membran comprend l'intégrale des opéras Lohengrin (1958, avec Astrid Varnay, Sandor Konya, Ernest Blanc dans les rôles d'Ortrud, Lohengrin et Telramund sans omettre l'immense Leonie Rysanek en Elsa), Tannhäuser (1955 avec Wolfgang Windgassen, Dietrich Fischer Dieskau dans les rôles de Tannhäuser et Wolfram) et Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg (1957 avec Gustav Neidlinger, Elisabeth Grümmer dans les rôles de Sachs et Eva). **Parution annoncée le 26 juin 2015. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**

LIRE aussi **notre biographie d'André Cluytens**

Festival des Chorégies d’Orange (84). Carmen, Il Trovatore, concerts. Du 7 juillet au 4 août 2015



Orange.Chorégies. Carmen, Il Trovatore, concerts. Du 7 juillet au 4 août 2015. Un scandale absolu ? Carmen causa-t-elle un scandale analogue à celui de Pelléas (Debussy) puis du Sacre (Stravinsky) et de Déserts (Varèse) ? On aimerait le penser, pour que nous fussions pleinement … scandalisés par la sotte incompréhension des publics, et puisque comme le disait un polémiste du XXe, « la colère des imbéciles remplit le monde ». Tout était réuni en cet opéra-« comique », – et on ne relit pas sans sourire amertumé le sous-titre de « classement » à travers lequel ce chef-d’œuvre de la tragédie lyrique fut en son temps catalogué !- pour susciter le plus violent des refus, à commencer par l’ histoire racontée et son « héroïne »-repoussoir pour une société avide de conventions et de respectabilité.

Musique cochinchinoise

Et certes une partie de la critique se surpassa dans

l’invective, comme nous le rappelle le musicologue Hervé Lacombe en citant un article d’Oscar Commettant dans le Siècle du 8 mars 1875 : « Peste soit de ces femelles vomies par l’enfer, et quel singulier opéra-comique que ce dévergondage castillan ! …Délire de tortillements provocateurs, de hurlements amoureux, de dans es de Saint-Guy graveleuses plus encore que voluptueuses… Cette Carmen est littéralement et absolument enragée. Il faudrait pour le bon ordre social la bâillonner et mettre un terme à ses coups de hanche effrénés, en l’enfermant dans une camisole de force après l’avoir rafraîchie d’un pot à eau versé sur sa tête. » Ou d’un magistral jugement esthétique qui mérite que le nom de son auteur, Camille du Locle (co-directeur de l’Opéra Comique), passe à la postérité : « C’est de la musique cochinchinoise, on n’y comprend rien. »

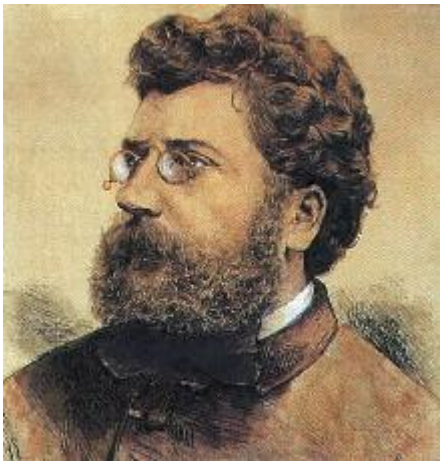
Doublement immigrée

Mais au fait, qui donc là était en cause ? Le musicien capable d’illustrer « le dévergondage castillan, le délire et les hurlements amoureux » de la demoiselle forcenée, l’écrivain qui avait fourni aux librettistes une histoire terrifiante ? On dirait a priori que Prosper Mérimée, le « nouvelliste » demeurait le plus coupable. Pourtant en 1875, il était en quelque sorte « mort en odeur de sainteté », (1870), ayant effacé par ses fonctions officielles (Les Monuments Historiques, ou comme on dirait aujourd’hui, le Patrimoine) au service d’une Monarchie de Juillet et surtout d’un Second Empire qu’il admirait comme remparts contre la Subversion sociale, la scélératesse de sa Carmen (d’ailleurs écrite en 1845). Carmen, cette double immigrée : gitane, donc déjà en situation plus ou moins régulière pour « son pays d’origine », l’Espagne, et devenue pour les Français lecteurs de la nouvelle l’exotique et volcanique rebelle qui mène les hommes à leur perte, choisissant un représentant de l’Ordre (le subalterne Don José) comme instrument du destin pour vivre… sa triade « l’amour-la liberté-la mort ».

Foutriquet le Fusilleur

Cinq ans après la mort de l'auteur, la France profonde, qui choisit quasiment par surprise la République (l'amendement Wallon, voté par une voix de majorité !), est encore sous le coup du séisme idéologique et politique de la Commune, impitoyablement réprimée dans le sang devant l'œil goguenard des Prussiens occupants, liquidée par les troupes de Monsieur Thiers, alias le Fusilleur, alias Foutriquet. Symboliquement considérée comme inspiratrice des pétroleuses(les femmes accusées par la Répression Versaillaise d'avoir mis le feu aux bâtiments en réalité incendiés dans les combats au centre de Paris, pendant « la Semaine Sanglante »), Louise Michel vient d'être déportée en Nouvelle Calédonie, d'où cette féministe et révolutionnaire ne reviendra qu'en 1880…

Le théâtre des entrevues de mariage



En tout cas, si la Carmen de Mérimée a déjà connu son absolution , et même si « le plus âgé des directeurs de l'Opéra-Comique s'effraie de voir sur sa scène : « ce milieu de voleurs, de bohémiennes, de cigarières arrivant au théâtre des familles qui organisent là des entrevues de mariage – cinq ou six loges louées pour ces entrevues –, non c'est impossible ! », des concessions sur l'histoire et certains personnages, la bonne réputation des librettistes Meilhac et Halévy emportèrent « le marché » en faveur de ce Georges Bizet dont la lyrique Djamileh avait eu un vif succès. « Prima la musica, e poi le parole », le rassurant adage devait « couvrir par son bruit harmonieux » les messages de la gitane révoltée… « Malheureusement », le génie de Bizet – se servant de l'alternance des parties dialoguées et du socle musical – transcende aussitôt les petits arrangements qu'on pouvait espérer d'un compositeur a priori non « révolutionnaire », en tout cas sans idéologie reconnaissable, et porte à l'incandescence l'histoire et la personne de Carmen, femme

libre.
Tout comme Mozart était « fait » pour créer avant tout Don Giovanni, Beethoven Fidelio, Berg Wozzeck, Bizet « reste Carmen », pour une éternité qui lui rend presque aussitôt justice et fera de Carmen l'opéra français le plus joué au monde (selon le livre Guinness des Records). Sa mort cruellement précoce (37 ans !), qui suit de quelques mois la venue au monde du chef d'œuvre, contribue à « sanctuariser » l'opéra dans l'histoire musicale…

Nietzsche désaddicté

Et aussi à en faire un symbole d' « art français » – clarté-cruauté racinienne du discours, vérité naturaliste et tragique de ce qui est montré – contre « l'autre côté du Rhin », englué dans son brouillard métaphysique… On pense évidemment à Nietzsche « désaddicté » de son Wagner, et allant chercher dans la lumière méditerranéenne des Cimarosa ou Rossini, mais surtout celle de Carmen, une vérité supérieure, « la profondeur du Midi » : « Je viens d'entendre quatre fois Carmen, écrit-il en janvier 1888 à son ami Peter Gast, c'est comme si je m'étais baigné dans un élément plus naturel. »(Et suit la demi-phrase désormais chère à tout écho » vendeur » de comm culturelle : « la vie sans musique n'est qu'une erreur (, une besogne éreintante, un exil) ».

La poésie dans la vie

Mais au XXe, on ira surtout du côté de chez Alberto Savinio – peintre comme son frère Giorgio de Chirico, compositeur, critique et littérateur – des clés pour mieux saisir la grandeur de Bizet : « Le secret de Carmen tient peut-être à ce qu'elle est si proche de nous et en même temps si lointaine, sincère et directe, en même temps si retorse et chargée de fatum (destin). Je ne vois pas d'autre exemple, même chez les Grecs, de ce fatum dans le « trio des cartes ». Avec autant de grâce mélancolique les pleurs de l'air, de la lumière, de la vie qui devra continuer que le thème du 4e acte par lequel Frasquita et Mercédès murmurent leurs funèbres mises en

garde…On a tant parlé de la rédemption dans les finales de Dostoievski : et de la rédemption du finale de Carmen, qui a jamais parlé ? » Et de citer les trois « rapprocheurs » qui ont amené au XIXe « la poésie dans la vie : Baudelaire, Manet, Bizet… ».

Sous le Haut Mur

Alors, comment faire passer sous le Haut Mur cette modernité, ce climat d'intuition, cette passion violente, ce mouvement perpétuel d'aventures, et les huis clos tragiques ? C'est Louis Désiré – « costumier et scénographe » – qui a en charge la mise en espace de cette Carmen dont ne peut savoir si elle jouera la rupture avec la tradition, y compris « orangienne » ; ce spécialiste de l'opéra XIXe (Werther de Massenet lui est cher…) a déjà ici fait décors et costumes pour Rigoletto. Le chef finlandais Mikko Franck – évidemment hyper-spécialiste de Sibelius, et aussi de son compatriote Rautavaara – est un habitué de « sous le mur » – Tosca en 2010, Vaisseau Fantôme en 2013 -, et c'est un mois après son Trouvère orangeais avec le « Philhar » de Radio-France qu'il en prend la succession de Myung-Whun-Chung à la direction musicale…Kate Aldrich arrive ici en Carmen, de même que Kyle Ketelsen en Escamillo, et très spectaculairement Jonas Kaufman incarne Don José, Inva Mula étant la douce Micaela.

Au cœur de la Trilogie

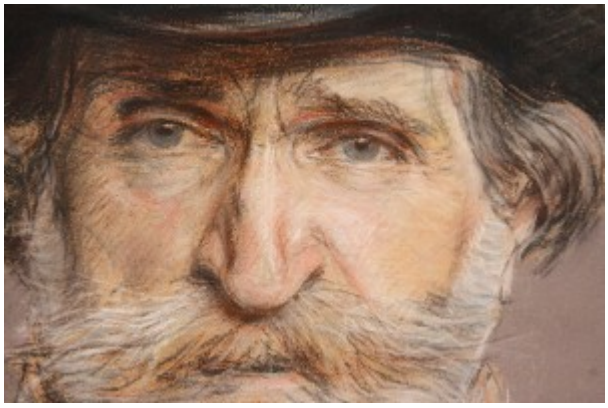
11 ans après Nabucco, 6 après Macbeth, 2 après Rigoletto. Et encore, pour ceux qui aiment le chiffrage dans la vie : 2 ans après la mort de la mère, 15 après celle de Margherita l'épouse, 5 après le début de la vie commune avec la cantatrice Giuseppina Strepponi… Ainsi va Giuseppe Verdi en 1853 (il a 40 ans), au cœur d'une Trilogie qui marque son évolution et l'histoire de l'opéra italien : avec Rigoletto, Traviata et Le Trouvère, c'est, écrit P.Favre-Tissot, « le fruit d'un cheminement progressif, un point d'équilibre atteint dans une quête de la perfection au terme d'une évolution réfléchie et non comme un miracle artistique

spontané. » Adaptation de Victor Hugo (Le Roi s'amuse) pour Rigoletto, d'Alexandre Dumas fils (La Dame aux Camelias) pour Traviata : deux origines très « pro », comme on dirait aujourd'hui, et du beau travail. Mais pour le Trouvère, on peut avoir oublié la pièce théâtrale espagnole, El Trovador, et surtout son auteur, A.G.Gutierrez.

Rocambolesque ?

Etant admis qu'on n'est nullement ici dans l'historique, fût-il très transposé – Don Carlos, Un bal Masqué – , il est pourtant rare qu'un livret propose un tel cocktail d'invraisemblance et de complication. Certes, le genre « croix de ma mère » – comme on le disait pour symboliser les artifices lacrymaux du mélo – a largement sévi en cette période pour alimenter les « scenars » à coups de théâtre, objets-colifichets symboliques et autres attrape-badauds du feuilleton lyrique. Et comme avait concédé le bon Boileau, héraut du XVIIe français classique en terre encore baroque, « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». C'était aussi en France le temps où le roman-feuilleton s'inventait une légitimité, d'Eugène Sue et ses Mystères de Paris à Ponson du Terrail à qui on attribue l'introuvable « elle avait les mains froides comme celles d'un serpent » et dont le Rocambole s'est adjectivé. (La littérature « industrielle » du XIXe a bien eu sa descendance au XXe chez Guy des Cars ou Maurice Dekobra, et de nos jours dans le binôme des jumeaux-rivaux Musso-Lévy…).

Une nuit à l'opéra



Pour Il Trovatore, une gitane (encore) et sorcière brûlée vive, sa fille Azucena qui l'aurait vengée en faisant disparaître l'un des fils du comte de Luna, la princesse d'Aragon Léonora qui devient folle d'amour d'un Trouvère,

Manrico, alors que le fils du comte de Luna… « et ce qui s'en suivit », ainsi qu'on le lit dans certains sous-titres de romans populaires. A vous, spectateur, de jouer – slalomer ?- entre les péripéties toutes plus troublantes et inattendues les unes que les autres.(P.Favre-Tissot note que « le caractère rocambolesque de l'intrigue poussa les Marx Brothers à choisir Il Trovatore pour leur désopilant film Une nuit à l'opéra « !). Mais surtout de vous relier à une musique dont nul ne semble contester la force émotive – la première elle-même fut un triomphe, à la différence d'une Traviata incomprise car porteuse de scandale social, comme sa « descendante » …Carmen -, et le tourbillon des affects. « Une des musiques les plus étincelantes nées de la plume de Verdi, dit encore P.Favre-Tissot. Ce torrent sonore continu, charriant impétueusement les passions romantiques, emporte tout sur son passage. Le traditionalisme des formes rassure le public (pour) un sujet que Verdi a qualifié de sauvage. Et à un orchestre plus élémentaire répond une écriture vocale paroxystique. »

Les chants sont des cerfs-volants solitaires

Echo contemporain de ce que notre Alberto Savinio écrivait dans une de ses critiques : « Il Trovatore, c'est le chef-d'œuvre de Verdi. Dans aucun autre de ses opéras, l'inspiration n'est aussi élevée. Aucun autre ne peut se vanter de posséder des chants aussi solitaires, purs, verticaux…Chants d'une espèce singulière, qui ouvrent une fenêtre soudaine, par laquelle l'âme prend son envol violemment et en même temps très doucement, dans la liberté infinie des cieux. Chants qui sont des cerfs-volants solitaires, dans un étrange calme, dans un ciel sans vent, montant tout droit dans la nuit infinie… » L'inspiration du poète Savinio semble ici appeler non le lieu clos d'une « maison d'opéra » mais bien le « ciel ouvert » sous les étoiles. Charles Roubaud – un familier d'Orange – devra trouver le mélange d'ardeur et de lyrisme, de surprises théâtrales et « cheminements » sous le Mur pour le chef-

d’œuvre aux paradoxes. C’est au chef français – et quasi-autrichien, tant une partie de sa carrière a été viennoise – Bertrand de Billy qu’il convient de porter à incandescence l’Orchestre National de France, des chœurs « français-méditerranéens », et des solistes à prestige : retour attendu de Roberto Alagna (Manrico) et de Marie-Nicole Lemieux–(Azucena) -, arrivée de Hui He (Leonora) et George Petean (Conte de Luna).

Lyrique et symphonique



Et puis les Chorégies ne seraient pas tout à fait elles-mêmes si on n’ajoutait pas aux « deux-fois-deux opéras » l’accompagnement des concerts lyriques et symphoniques. Cela permet aussi à certains orchestres de faire leurs premières armes dans l’immense acoustique du Théâtre Romain, ainsi pour le National de Lyon qui « débute » ici tout comme un chef (pour lui invité), Enrique Mazzola, une soprano, la Russe Ekaterina Siurina, en duo avec le plus habitué ténor Joseph Calleja : airs extraits pour l’essentiel du trésor lyrique italien XIXe. Le Philhar de Radio-France connaît bien Orange, où il a aussi joué avec Myung Whun Chung : mais deux « petits nouveaux » solistes du clavier, **Martha Argerich** et Nicholas Angelich, dans Poulenc, à côté de la grandiose « Avec orgue » de Saint-Saëns (3e Symphonie, Christophe Henry).Enfin, en même temps que Trovatore, l’O.N.F. et Bertrand de Billy explorent la 9e de Dvorak et le Concerto en sol de Ravel (avec Cédric Tiberghien).

Festival des Chorégies d’Orange (84). Du 7 juillet au 4 août 2015. Georges **Bizet** (1838-1875), Carmen : mercredi 8, samedi 11, mardi 14 juillet , 21h45 ; Giuseppe **Verdi** (1813-1901), Il Trovatore : samedi 1er août, mardi 4 août, 21h30. Mardi 7, 21h45, Concert lyrique ; vendredi 10, 21h45, concert symphonique ; lundi 3, 21h30, concert symphonique. **Information**

et réservation : T. 04 90 34 24 24 ; www.choregies.fr

CD, réédition événement : The sound of Glenn Gould (Sony classical)

CD. Sony classical annonce plusieurs coffrets Glenn Gould : « The sound of Glenn Gould », dédié à l'héritage musical du pianiste canadien le plus atypique du XXème siècle. Un génie, un travailleur obsédé par la perfection sonore, un phénomène indiscutablement. Il est né à Toronto au Canada le 25 septembre 1832 et est mort en 1982 à l'âge de 50 ans. L'édition Glenn Gould 2015 chez Sony célèbre les 33 ans de la mort du pianiste devenu légendaire. Devraient paraître ainsi le 11 septembre 2015, plusieurs coffrets présentant partie ou intégralité de ses enregistrements pour Sony, de surcroît totalement remastérisés. Son premier enregistrement de Jean-Sébastien Bach en 1955 avait constitué un événement sans précédent. Glenn Gould l'excentrique et le perfectionniste « réinventait » le son de JS Bach au piano. Glenn Gould après des récitals plébiscités par un immense public interrompit sa carrière en avril 1964 pour ne se consacrer qu'au studio où il devait enregistrer l'essentiel de son oeuvre musicale : avec lui, l'idée de l'interprète recréateur, jouant les grands classiques comme s'il improvisait (et tout en respectant à la lettre chaque partition) se réalise. A en croire ses admirateurs les plus ardents, succomber au jeu de Gould, c'est comme entrer en religion. Son engagement, son charisme, sa silhouette fantasque aussi comme son tempérament introverti et secret, ont beaucoup nourri le mythe. Glenn Gould a offert à l'édition discographique, comme Karajan lui aussi obsédé par

le son sublimé par la technologie, ses lettres de noblesse. C'est **Michaël Stegemann** qui a supervisé la nouvelle édition Glenn Gould 2015.

Showcase à la Fnac, le 25 septembre 2015, 18h, jour anniversaire de Glen Gould. Détail des coffrets édités par Sony classical, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

Qui est Glenn Gould ?



Comment expliquer la fascination que l'interprète mais aussi l'homme ont suscité auprès d'un public qu'il a décidé, en

1964, de mettre à distance ? Sa famille, sa mère organiste, ses premiers concerts, son travail surtout le distingue tel un musicien habité par la musique. Homme de la nuit, homme du montage et de l'enregistrement, il n'aura cessé en définitive de revenir toujours sur la perfection de son jeu. Sous l'oreille attentive du micro (réglé par la firme CBS / Sony classical) : multiplier les options, n'en trouver qu'une viable ; explorer le mystère de l'œuvre ; s'identifier au compositeur et par un phénomène d'identification qui confine à la transe, ne faire qu'un avec la pensée de l'auteur, Bach en particulier, et transmuer l'approche de l'interprète en acte de composition. Ainsi le mythe de l'interprète créateur se matérialise sous les doigts du prodige.

L'art de Glenn Gould, esthète radical s'adresse no à la foule mais à l'individu.

Rapport intime, pression et tension d'une introspection partagée attestent en vérité de sa quête originale qui, au-delà de l'exigence technicienne et technologique, -combien de temps passé à penser la musique, à exercer ses doigts sur le piano, puis à monter et démonter les bandes enregistrées ?- pour obtenir du sens.

L'homme qui a fait de l'enregistrement en studio une seconde langue musicale, n'espérait qu'un résultat : l'approfondissement et la réalisation d'un travail spirituel sur la matière musicale. Lui-même convaincu de l'au-delà, tentait d'approcher cette idée d'absolu, ce qui confère à son travail, sa signification quasi mystique. Des ténèbres de la nuit, jaillit la lumière inespérée. Ses dernières fugues de Bach, ce rituel devenu célèbre où il jouait contre le clavier, sur une chaise basse aux pieds avant surhaussés, en chaussettes, mitaines aux mains pour entretenir la chaleur des os propice à la fluidité du geste et la souplesse des extrémités…, nourrissent le portrait sacralisé de l'interprète.

Cet aspect mystificateur de l'homme et de son « œuvre » ne cesse de poser des questions sur le sens de la musique certes, sur l'apport que transmet un interprète, tiraillé entre un narcissisme déplacé mais tentateur, une musique qui le dépassse, la figure du compositeur qui prédomine, et aussi le sens supérieur qu'il exprime comme personne. Où se situe l'unicité du pianiste malgré l'absolu de la musique qu'il sert ? Bruno Monsaingeon, réalisateur qui s'est beaucoup dédié à transmettre la personnalité et l'oeuvre du pianiste canadien précise : « Il y a chez Gould une dimension philosophique, quelque chose qui dépasse de loin la sphère musicale. Les problèmes qu'il pose sont d'ordre universel. C'est un phénomène christique. ». En septembre 2015, les divers coffrets annoncés par Sony classical devraient à nouveau renseigner sur la complexité de l'homme, la richesse de son héritage sans lever le voile sur son tempérament (re)créateur.

Armide de Lully





Opéra d’été. Armide de Lully. Beaune, le 3 juillet. Innsbruck, les 22,24,26 août 2015. Devant Damas où résident les musulmans, Armide et son père Hidraot, l’armée de croisés chrétiens commandée par Godefroy de Bouillon, a établi son siège. La magicienne Armide a conquis et soumis tous les chevaliers chrétiens grâce à ses pouvoirs… C’était compter sans le pouvoir de l’amour : possédée, démunie, impuissante, l’enchanteresse doit bien se résoudre à accepter la souveraine domination du chevalier Renaud car il a conquis son coeur. L’opéra expose la métamorphose de la magicienne en amoureuse bouleversante, défaite, impuissante. La musique de Lully et le livret de Quinault explicitent l’emprise que Renaud exerce peu à peu sur la sublime musulmane…

Après le Prologue où la Gloire et la Sagesse chantent les vertus du Roi (Louis XIV), place à l’action proprement dite.

A l’acte I, les musulmans célèbrent la toute puissance

d’Armide et d’Hidraot : la belle magicienne déclare épouser celui qui saura vaincre le plus valeureux de leurs ennemis : le chevalier Renaud.
Au II, Renaud exilé par Godefroy, s’endort au bord d’une rivière. Les esprits malins suscités par Hidraot et Armide en font leur prisonnier et Armide, s’apprêtant à le tuer, tombe d’impuissance face au visage du beau chevalier : l’amour est plus que son devoir guerrier. Elle emporte Renaud ensorcelé dans les airs…

Armide, l’opéra passionnel et tragique de Lully

L’Acte III est dévolu à la guerre intérieure qui saisit le coeur d’Armide : cet a mour pour Renaud faisant sa honte doit devenir haine pour la libérer. Mais la femme amoureuse se dévoile et ne pouvant haïr celui qu’elle aime, elle chasse la Haine venue réaliser ses premiers desseins.
Acte IV. Le compagnons de Renaud, Ubalde aidé du chevalier Danois partent à la recherche de Renaud pour le délivrer d’Armide : ils doivent éprouver les charmes de Melisse, Lucinde, séductrices destinées à les perdre. Les héros parviennent à se libérer des enchantements.
Acte V. L’impuissance tragique d’Armide. Dans son palais Armide s’inquiète toujours de la domination de Renaud dans son cœur. Surviennent Ubalde et le chevalier Danois : Renaud prend conscience du charme dont il est victime et s’enfuit quittant Armide malgré ses plaintes. Armide de fureur, d’amoureuse devenue haineuse impuissante et démunie, détruit son palais et

s’enfuit elle aussi sur son char.



L’opéra en peignant surtout le déchaînement des passions qui suscite un amour artificiellement provoqué (Renaud tombe amoureux d’Armide par envoûtement), cible l’impuissance de la magicienne. L’opéra s’achève sur l’abandon d’Armide par Renaud qui a recouvré la raison et sur la haine solitaire de la musulmane qui s’enfuit (elle aussi) dans les airs, de rage et d’impuissance (ce parti final est aussi retenu par Noverre dans sonballet célèbre, sujet à un décor et des machineries spectaculaires à l’évocation de l’écroulement du palais d’Armide et de l’élévation de la magicienne sur son char céleste). L’ouvrage de Lully créé en 1686 présente une telle intensité émotionnelle, équilibre avec soin, scènes de tendresse et d’enchantement (ballets et divertissements ponctuent l’action guerrière proprement dite) qu’il devient un modèle dans l’imaginaire des compositeurs. Sacchini près d’un siècle après Lully en 1783, adaptera pour Marie-Antoinette et Louis XVI, le sujet d’Armide : son Renaud illustre une réussite exemplaire du mythe d’Armide au temps des Lumières, avec une différence importante dans le traitement du sujet : si Lully et Quinault achèvent leur ouvrage sur une issue passionnée et tragique, l’opéra de Sacchini, gluckiste napolitain à paris, préfère, goût du temps oblige, résoudre l’intrigue par les retrouvailles heureuses des deux protagonistes, après avoir longuement offert à Armide (mezzo soprano), de sublimes airs d’ivresse, de vertiges passionnels affine le portrait de la femme qui dévoile avec une profondeur déjà préromantique en pleine période classique,

une sincérité de ton irrésistible (à l'acte II après le duo avec Renaud, l'air fameux « barbare amour »). Après Christophe Rousset à Metz (avec marie Kalinine dans le rôle titre, c'est récemment le claveciniste et chef d'orchestre, lui-même ancien élève au clavecin de Rousset, **Bruno Procopio** qui a assuré les 21 et 22 mars 2015, la création du Renaud de Sacchini à Rio de Janeiro au Brésil (Sala Cecilia Meireles), dans une réalisation exceptionnelle où perce tel un diamant imprévu, l'éclat indicible et troublant de la mezzo brésilienne Luisa Francesconi.



Armide de Lully, opéra pour l'été 2015

Armide de Lully reprend du service au fil des festivals de l'été 2015. Beaune et Innsbruck affichent chacun dans des productions différentes, le chef d'oeuvre tragique et passionnel de Lully.

Beaune, festival
Le 4 juillet 2015, 21h

Rousset. Henry, Prégardien, Schroeder, van Wanroij, Chappuis, Mauillon, Véronèse, Guimaraes, Bennani…

Après Persée, Phaëton, Bellérophon nous clôturons avec le chef Christophe Rousset le cycle d'opéras de Lully avec Armide, son dernier opéra, considéré par Rameau comme son plus grand chef-d'oeuvre. Il est joué, acclamé et encensé sur la scène francaise tout au long du 18e siècle. Dans sa dédicace au roi, Lully écrit : « Sire, de toutes les tragédies que j'ay mises en musique voicy celle dont le Public a tesmoigné estre le plus satisfait: c'est un spectacle où l'on court en foule, et jusqu'icy on n'en a point veu qui ait receu plus d'applaudissements". Le Cerf de La Viéville, contemporain de Lully et auteur de la fameuse "Comparaison de la musique italienne et de la musique française" (1704), décrivait dans cet ouvrage l'effet que produisait sur ses auditeurs le célèbre monologue d'Armide qui clôt l'acte 2 ("Enfin il est en ma puissance"), considéré comme un des clous de la partition : « J'ai vu vingt fois tout le monde saisi de frayeur, ne soufflant pas, demeurer immobile, l'âme tout entière dans les oreilles (…) puis, respirant là avec un bourdonnement de joie et d'admiration ». Au cinquième acte, l'impressionnante passacaille avec choeur et solistes est également l'un des sommets de la partition.

Innsbruck, festival
Les 22, 24, 26 août 2015



Avec les chanteurs lauréats du Concours de chant baroque coorganisé avec le Centre de musique baroque de Versailles

39ème Festival international de musqiue ancienne d'Innsbruck / Festwhchen der Alten Musik. Innsburck, Innenhof der Theologischen Fakultät)
C-Akenine, Colonna Hache, Cabral, Skorka, Albano, di Bianco, Lavoie, Francis, de Hys

(au moment où nous publions, la date du 24 août est déjà complète)

Illustration : les amours de Acis et Galate par Nicolas Poussin : sensualité crépusculaire et vénitienne (XVIIème – DR)

Spéciale Fête de la musique sur Arte à partir de 12h55

Télé, Arte. Dimanche 21 juin 2015 : dès 12h55, spéciale fête de la musique. Ecoutez Daniel Barenboim, Offenbach, les 3 ténors, Davide Pentiente (un must à 18h40 avec le ballet équestre de Bartabas), les Philharmonics, enfin La Traviata de Baden Baden avec Olga Peretyatko… Ce 21 juin Arte fête la musique, en superbes accents lyriques. **Consulter le programme complet sur classiquenews**



Musées, acquisitions. Enfin retrouvé, le piano Erard 1847 de Berlioz est acheté par le Musée de la Côte-Saint André (Isère)



Musées, acquisitions. Le piano Erard de Berlioz retrouvé, acheté par le Musée de la Côte-Saint André (Isère). Le Musée Berlioz de la Côte Saint-André (sa ville natale, dans l'Isère) vient d'acquérir **le piano que le compositeur romantique**, auteur génial de la Symphonie fantastique et des Troyens possédait dans son domicile parisien du 41 rue de Provence. Le numéro de série inscrit dans l'armature du piano (« 19972 ») a permis d'identifier

l'instrument comme celui acheté à l'origine par la future seconde épouse de Berlioz, la cantatrice Marie Recio : la maison ERARD a conservé cet acte d'achat daté du 6 novembre 1847. Le piano est actuellement exposé dans la « chambre natale », étape du parcours du musée isérois qui est aussi la maison natale du musicien. Ce **piano ERARD est un quart de queue, petit format**, en la, avec cinq barres, en palissandre, vendu alors 3500 francs de l'époque dont Marie Recio paye 2000 comptant. La cantatrice chante dans les salons parisiens et devait très certainement préparer ses récitals en répétant airs et mélodies sur le piano Erard de 1847. La bordure

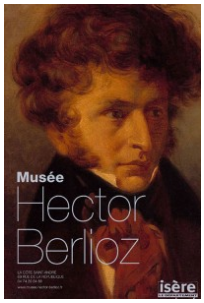


caractéristique en forme de doucine du piano permet aussi de l'identifier dans un portrait de Berlioz par Melchior Blanchard daté de 1865 (tableau acquis aussi par le Musée de la Côte Saint André, placé à présent au dessus de l'instrument). [Le piano Erard quant à lui est dévoilé au public ce 20 juin 2015 à l'occasion du week end de la Fête de la musique.]



Eté 2014, le piano Erard du domicile Berlioz à Paris a failli être vendu de façon anonyme sur la toile. L'ancienne propriétaire (résidente en Normandie) l'avait proposé à Emmaüs qui n'en voulait pas puis avait mis en vente l'instrument sur internet sans savoir au départ qu'il s'agissait d'un piano à l'histoire aussi prestigieuse. Vendu pour 800 euros, l'instrument avait immédiatement séduit un nombre considérable d'acheteurs potentiels, en provenance de l'Europe entière. La propriétaire avait retiré l'instrument de la vente et mené une enquête sur son origine, lui révélant ainsi son auguste pedigree. A la mort de Marie Recio, le piano Erard revient à sa mère qui le donne à Berlioz. A la mort de ce dernier, l'instrument

réapparaît chez le facteur d'orgues mélodiums Edouard Alexandre, proche de Berlioz et l'un de ses deux exécuteurs testamentaires. Jusqu'à ce qu'il réapparaisse sur internet pour être vendu : la courbe de ses côtés, l'allure caractéristique de l'Erra avait aussitôt sauté au yeux des



connaisseurs. Après de nouveaux avatars, et une offre alléchante de la maison Erard d'Amsterdam pour reprendre et restaurer l'instrument et organiser un cycle de concerts, L'Etat français se porte acquéreur de l'instrument de Berlioz pour l'installer dans le musée de la Côté-Saint André où il a toute légitimité d'être présenté. pour 55 000 euros, le piano Erad de Berlioz rejoint ainsi la maison natale du compositeur. Le piano est officiellement présenté au public ce 20 juin, après une restauration réalisée par la maison Erard d'Amsterdam. Il sera joué pour l'occasion, et des concerts et récitals seront par la suite organisés pendant l'année et au moment du Festival estival Berlioz.

Consultez **le site du Musée Hector Berlioz de la Côte Saint-André (Isère)**

Stabat Mater de Dvorak

France Musique, Dvorak : Stabat mater. Le 24 juin 2015, 20h. Dvorak atteint une rare vérité dans ce Stabat mater qui est malheureusement dans sa propre vie, le Requiem de ses propres enfants disparus tragiquemen t; dans le cas d'une partition si investie (autobiographique), la musique transcende la peine et la souffrance exprimée ; elle apporte délivrance voire libération. Dvorak mêle ici la noble tendresse d'un Schumann, la profondeur d'un Bruckner, la

vérité désarmante de Brahms.Révélée dès 1880 puis surtout à Londres (Albert Hall) en mars 1883, la cantate sur un texte latin enchante et transporte littéralement le public britannique: Dvorak immédiatement fêté, est donc invité à diriger son oeuvre l'année suivante en mars 1884 pour un tournée… triomphale : de fait la partition reste la plus populaire du compositeur en terre anglaise.
Marqué par la mort de leurs 3 jeunes enfants (sur les neuf de la famille Dvorak) entre 1875 et 1877, le compositeur ne trouve la paix intérieure que dans le travail et le secours de la religion. Ainsi s'éteignent Josefa, Ruzena (d'un empoisonnement au phosphore, alors familier dans les foyers car utilisé pour la fabrication des allumettes!), puis Otokar, de la variole, le jour de l'anniversaire de son père (8 septembre 1877).
Organiste actif dès 1874 à Saint-Adalbert de Prague, Dvorak se passionne pour le texte de Jacopo di Todi sur les souffrances de la Mère face au spectacle du Fils sacrifié.Herreweghe nous laisse écouter l'humanité intense des accents qui en font une oeuvre surtout profane (ce qui choquait tant le pieux Hanslick), mais aussi il éclaire cette âpreté mordante du style dans laquelle le compositeur a entendu l'appel à la réforme liturgique et casser le moule traditionnel palestrinien prônée par la confrérie religieuse qu'il fréquentait alors à Prague.

Stabat profane



Le message si humble voire souvent austère, jusqu'à la contrition la plus ténue, comme repliée, qui s'exprime par le choeur initial puis le quatuor vocal (ténor, soprano, basse, mezzo), convoque le sentiment des vanités terrestres : grandeur inaccessible et impénétrable du divin, fragilité et souffrance de la condition humaine. Dès le mouvement premier, ample de 17 mn, la musique exprime la profonde et grave prière des humanités démunies, impuissantes. C'est l'acte d'une ferveur détruite, saisie par un deuil quasi insoutenable.Le sublime quatuor vocal qui suit (Quis est homo, qui non fleret) suit la même simplicité naturelle, ce recueillement qui écarte toute enflure, toute théâtralité pathétique énoncée dès l'intervention de la soprano, au chant si magnifiquement mesurée.
Contre l'avis du critique souvent mensonger et toujours abusivement partisan (en tout cas antiwagnérien), Hanslick, les admirateurs de Dvorak ont immédiatement constaté la sincérité du compositeur et la grande vérité de son oeuvre ; chacun défend l'humilité désarmante de la prière solistique ou collective, non pas outrageusement sensuelle comme le pensait l'ignoble Hanslick, mais sincère et tendre. C'est d'ailleurs du côté des croyants, de l'assemblée populaire et individuelle que nous saisissons la ferveur généreuse de l'ouvrage ; les interprètes ont bien raison de souligné ce chambrisme étal, sublimement partagé par le choeur et les solistes.

Antonin Dvorak : Stabat Mater op 58
France Musique, le 24 juin 2015, 20h. Inva Mula, Soprano. Sara Mingardo, Contralto. Maximilian Schmitt, Ténor. Robert Gleadow, Baryton-basse. Choeur Accentus . Orchestre de Chambre de Paris .Laurence Equilbey, direction. Concert donné le 6 juin 2015 à la grande Salle de la Philharmonie 1 à Paris.

Création française de Svadba à Aix en Provence



Aix, du 3 au 16 juillet 2015. Ana Sokolović (née en 1968) : Svadba (Mariage, création française). *Théâtre du jeu de paume. A l'été 2015, Aix joue l'équilibre entre création et reprises : aux côtés du doublé Iolanta / Perséphone de Tchaikovski / Stravinsky (mis en scène par Peter Sellars dès 2012 à Madrid), voici un autre temps fort aixois et cette fois une création en France : Svadba. L'opéra sera repris par Angers Nantes opéra pour sa saison 2015 – 2016 (lire les dates précises ci après).*

Production commandée à Toronto (Queen of Puddings Music theater), et nouvelle production de l'Académie d'Aix, Svadba est un portrait de femme en presque jeune épouse. De courte durée moins d'une heure (55mn : un format qui devrait séduire un très large public), l'oeuvre s'appuie sur une structure dense, sur la puissance chambriste de la musique, essentiellement pour 6 voix de femmes qui s'enlacent composant le plus bel hommage à la dignité féminine. Leur chant composent une célébration hypnotique formant portique prénuptial d'un charme irrésistible et surtout poignant. La compositrice d'origine serbe, **Ana Sokolović**, fixée au Canada, écrit les chants de la nuit qui précède les noces de Milica. Avec ses amies les plus proches, la future mariée exprime au moment de l'enterrement de sa vie de jeune fille, tous les

désirs et les craintes ardentes de sa jeune existence. Rite de passage, célébration et communion collective, Sadba est d'une intensité inouïe, appel à la fraternité, à l'humanité tout court. Opéra pour 6 voix de femmes solistes a cappella. Le spectacle présenté en France à Aix en 2015 puis Nantes et Angers (du 20 au 31 mai 2016) bénéficie d'une nouvelle mise en forme, différente de la production triomphale réalisée aux Etats-Unis.

Consulter la présentation de la production de SVADBA d'Ana Sokolovic sur **le site du festival d'Aix en Provence**

Spéciale fête de la musique : 5 opéras sur Brava

Télé, Brava. 5 opéras majeurs, les 18,19,20 et 21 juin 2015. En juin pour la Fête de la musique, la chaîne de télévision dédiée au monde du classique renforce sa programmation lyrique et propose jusqu'au 21 juin, plusieurs productions d'opéras absolument incontournables, certaines étant devenues des productions de référence grâce à la cohérence des chanteurs, la pertinence des mises en scène, la tension et la justesse qui s'en dégagent… Voici donc 5 productions à ne pas manquer sur BRAVA : La Traviata de Verdi

(avec René Fleming et Joseph Calleja, le 18 juin à 21h), La Petite Renarde rusée de Janacek (dans la sublime mise en scène d'André Engel à l'Opéra Bastille en 2008 déjà (le 19 juin à 21h), Aida de Verdi (le 20 juin, 13h50), Tosca de Puccini avec Daniela Dessi et son époux à la ville, le ténor Fabio Armiliato en Mario, sans omettre le légendaire Scarpia de Riggero Raimondi (le 20 juin à 21h, Madrid 2004), enfin pas de rituel lyrique sans la grâce humaine de Mozart : Les Noces de Figaro, dimanche 21 juin 2015 à 14h (Opéra d'Amsterdam en 2006 avec la Susanna de Daniele de Niese…). **Consultez le site de BRAVA HD pour consulter l'ensemble de la diffusion lyrique de juin 2015.**

brava group Jeudi 18 juin 2015, à 21h00
Verdi – La traviata



Sous la direction d'Antonio Pappano, directeur artistique du Royal opéra housse de Covent garden, deux stars du chant international font la qualité de cette production londonienne : Renée Fleming et Joseph Calleja; soprano irradiée par l'amour pur et ténor porté par sa vaillance amoureuse, brillent dans ce classique

indémodable de l'opéra romantique italien. « La Traviata » raconte l'histoire du roman « La Dame aux camélias » d'Alexandre Dumas fils. Avec ses décors riches, la mise en scène de Richard Eyre représente l'hédonisme du beau monde parisien. Lhypocrisie sociale surtour tpujours insensible à la souffrance individuelle et au sacrifice auquel doit se soumettre inexcusable courtisane au nom de la morale bourgeoise.
Car sur un plan plus profond se trouve l'amour tragique d'Alfredo pour la courtisane Violetta, et leur tentative vouée à l'échec : leur union scandaleuse défie normes régnantes et bienséances. La musique de Verdi souligne les scènes dramatiques avec des mélodies magnifiques. Le premier acte est un hymne à la vie hédoniste, avec comme cerise sur le gâteau le fameuse aria « Ah fors'è lui che l'anima » (Brindisi : hymne enivré aux plaisirs et à l'oubli). Dans le deuxième acte, le père d'Alfredo, en père la morale, venu interrompre la liaison scandaleuse, découvre, dans une confrontation intense, que l'amour de Violetta est noble et sincère (la vérité des sentiments amoureux contre l'inhumanité sociale). La scène bruyante de jeux d'argent qui suit, plein de danseuses, n'offre qu'une brève distraction de la tragédie, et prépare le public au moment suprême : les retrouvailles déchirantes d'Alfredo et Violetta ; la courtisane qui a du abandonner son jeune fiancé le retrouve à Paris mais dans un tableau d'humiliation. .. Au III, alors quil la retrouve mourante (dans le roman de Dumas la courtisane meurt à 17 ans), Alfredo découvre trop tard que le sacrifice de Violetta était motivé par des pressions sociales selon le voeu de Germont père. La distribution, l'histoire et la mise en scène accentuent la magie de cet opéra moderne, à la fois sentimental et aussi surtout satirique. Verdi vivant maritalement avec une femme divorcée (la cantatrice Giuseppina Sttepponi eut à subir la stupidité de la société contemporaine choquée alors de constater cette union non validée par un mariage). Enregistré en 2009 à Londres, Royal Opera House. **LIRE aussi notre dossier La Traviata de Verdi.**

Chef d’orchestre : Antonio Pappano
Solistes : Renée Fleming (Violetta Valéry), Monika-Evelin Liiv (Flora Bervoix), Kostas Smoriginas (Le marquis d’Obigny), Eddie Wade (Le baron Douphol), Richard Wiegold (Le docteur Grenvil), Haoyin Xue (Gastone, le vicomte de Letorières), Joseph Calleja (Alfredo Germont), Sarah Pring (Annina), Neil Gillespie (Giuseppe), Thomas Hampson (Giorgio Germont), Charbel Mattar (Un commissionnaire), Jonathan Coad (Un domestique)
Orchestre : Orchestre de la Royal Opera House
Chœur : Chœur de la Royal Opera House
Producteur : Misjel Vermeiren
Lieu : Royal Opera House, Londres, 2009

brava group

Vendredi 19 juin 2015, 21h Janácek – La Petite Renarde rusée



Leos Janácek a décrit lui même son œuvre « La Petite Renarde rusée » tel « un opéra comique avec une fin malheureuse ». Légère certes et d'une transparence absolue dans son orchestration mais tragique par son sujet au souffle même universel car en exprimant le destin de l'animal à travers les saisons c'est le cycle de la vie lui même dans son recommencement miraculeux et aussi dans la gravité de son unicité que la partition touche par sa richesse et par sa justesse. L'œuvre contemple la fugacité de la vie humaine à travers le regard d'une renarde. Il s'agit d'une histoire profondément poétique, accompagnée de belle musique bouleversante, orchestrée de façon superbe. « Sa musique est simplement extrêmement touchante, » précise le metteur en scène André Engel, qui, avec une distribution extraordinaire, a réalisé une nouvelle production de cette œuvre fascinante pour l'Opéra national de Paris. L'enregistrement prouve de façon convaincante que les contes de fées ne sont pas seulement destinés aux enfants et que les fables quand elles sont justes, offrent les vérités les plus profondes… et les plus bouleversantes. Enregistré en 2008 à l'Opéra Bastille. Impulsif réformateur, mais surtout pionnier lyrique car inventeur de l'opéra national Tchèque à l'heure où la fin de l'Empire austrohongrois avait périclité… et permettait l'essor des nationalismes culturels. Leos Janacek

(1854-1928) gagne dans ce livre un superbe portrait sous forme d'inventaire; inventaire de ses opéras qui sont tous remarquablement présentés, de façon chronologique… de Jenufa à l'Affaire Makropoulos, de Sarka à Katia Kabanova, de la Maison des Morts à La petite renarde rusée… C'est un compositeur poète (librettiste de tous ses opéras), amoureux de langue (notant le parlé, les mélodies populaires…), des femmes surtout car se dessine aussi en filigrane, de non moins captivants portraits féminin dont les noms Katia, Jenufa, Emilia sans omettre la petite renarde, témoignent d'une passion personnelle totalement singulière. Si Janacek s'écarte très vite de l'establishment germanique, il fera de même avec le grand frère russe, proche tout d'abord, distancié ensuite. En réinventant l'opéra au XXè siècle, Janacek produit plusieurs ouvrages majeurs autant par le souffle de leur écriture orchestrale que la fine psychologie qui se détache de ses héroïnes.

Chef d'orchestre : Dennis Russell Davies
Solistes : Elena Tsallagova (La Petite Renarde), Jukka Rasilainen (Le Forestier), Michele Lagrange (Sa Femme / Le Hibou), Hannah Esther Minutillo (Le Renard), David Kuebler (Le Maître d'école), Roland Bracht (Le Curé), Paul Gay (Harasta)
Orchestre : Orchestre de l'Opéra national de Paris
Chœurs : Maîtrise des Hauts-de-Seine, Chœur de l'Opéra national de Paris
Lieu : Opéra Bastille, Paris, 2008

brava group

Samedi 20 juin, 13h59
Verdi – Aïda



« Aïda » est peut-être l'opéra le plus populaire de Giuseppe Verdi. Le Teatro Regio de Parme présente une production spectaculaire (2012) de ce classique intemporel ayant pour cadre l'Egypte antique, celle des Pharaons. En bénéficiant du concours de l'Égyptologue Mariette pour l'élaboration du livret, Verdi met en musique un opéra historique étonnement fidèle à la réalité historique trouvant dans la musique les accents et mélodies justes propice à une évocation extrêmement vraisemblable de l'épopée égyptienne. Le compositeur en fait surtout un drame intimiste et psychologique qui resserre son intrigue autour du trio amoureux éminemment tragique : le général Radamès dont est amoureuse en vain la fille de pharaon Amneris, car il aime plutôt l'ennemi de l'Égypte, la belle esclave éthiopienne Aida. Comme tous les amants maudits par la société dont ils provoquent les traditionnelles antagonismes (l'amour ne sera t il pas ainsi une arme politique), Aida / Radamès comme ailleurs Roméo et Juliette et aussi Tristan un Isolde, sont voués à la mort (et quelle mort) : agents trop sincères et finalement libres dans une société si cloisonnée et traditionaliste. De ce point de vue c'est bien le tableau final dans leur tombe souterraine (références aux hypogées de la Vallée des rois sur la rive thébaine) qui est l'épisode le

plus saisissant. Car tout en expirant et réalisant leur union pour l'éternité, les deux amants magnifiques laisse la fille du roi seule et demunie, d'une impuissant et éternelle tristesse. **LIRE notre dossier Aida de Verdi**

Chef d'orchestre : Antonio Fogliani
Solistes : Mariana Pentcheva (Amneris), Susanna Branchini (Aïda), Alberto Gazale (Amonasro), Walter Fraccaro (Radamès), George Andguladze (Ramphis), Carlo Malinverno (Le roi d'Egypte), Yu Guanqun (La grande prêtresse), Cosimo Vassallo (Un messager)
Orchestre : Orchestre du Teatro Regio de Parme
Chœur: Chœur du Teatro Regio de Parme
Lieu : Teatro Regio, Parme, 2012

brava group

Samedi 20 juin, 20h59
Puccini – Tosca



Daniela Dessì interprète le rôle principal dans cette nouvelle production de ce mélodrame ardent de Puccini sur le désir, la trahison et la vengeance. Cette production intense a été enregistrée en 2004 au Teatro Real. C'est une nouvelle production de la metteuse en scène Nuria Espert –internationalement acclamée – pour le Teatro Real de Madrid, au style très intense, classique et dramatique. L'éclairage de Vinicio Cheli intensifie l'atmosphère d'une performance qui deviendra une référence pour les productions du XXIe siècle. Basé sur la pièce de théâtre « La Tosca » de Victorien Sardou, jouée pour la première fois au Teatro Costanzi de Rome le 14 janvier 1900. Livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa. **LIRE notre dossier Tosca de Puccini**

Chef d'orchestre : Maurizio Benini
Solistes : Daniela Dessi (Floria Tosca), Fabio Armiliato (Mario Cavaradossi), Ruggero Raimondi (Le baron Scarpia), Marco Spotti (Cesare Angelotti), Miguel Sola (Le sacristain), Emilio Sanchez (Spoletta), Josep Miquel Ribot (Sciarrone), Francisco Santiago (Un geôlier), Eliana Bayon (Un berger)
Orchestre : Orchestre du Teatro Real
Lieu : Teatro Real de Madrid, 2004

brava group

Dimanche 21 juin, 14h

Mozart – Le nozze di Figaro



Il est important de suivre le fil de ce labyrinthe des coeurs et de savoir qui est amoureux de qui dans « Le nozze di Figaro » de Mozart. Susanna et Figaro s'aiment et ont décidé de se marier, mais ce n'est pas tout. Le Comte lui aussi est amoureux de Susanna, tandis que le page Cherubino s'intéresse à la comtesse. La comtesse, à son tour, veut raviver son mariage avec le Comte. Figaro, quant à lui, a aussi plusieurs amantes : la bonne Marcellina exige que Figaro se marie avec elle s'il ne rembourse pas ses dettes. Au milieu de toutes ces intrigues et ces tribulations se trouve l'amour indestructible entre Figaro et Susanna. Enregistré au Muziektheater d'Amsterdam en 2006. **LIRE notre présentation de l'opéra de Mozart : Les Noces de Figaro, 1786**

Chef d'orchestre : Ingo Metzmacher
Solistes : Garry Magee (Le comte Almaviva), Cellia Costea (La comtesse Almaviva), Danielle de Niese (Susanna), Luca Pisaroni (Figaro), Maite Beaumont (Cherubino), Charlotte Margiono (Marcellina), Mario Luperi (Bartolo), Marcel Reijans (Basilio)
Orchestre : Orchestre de chambre néerlandais
Chœur: Chœur de l'Opéra néerlandais
Producteur : Misjel Vermeiren
Lieu : Muziektheater, Amsterdam, 2006

William Christie dirige Rameau et Mondonville



Arte. Dimanche 28 juin 2015, 18h30. Le Baroque de Christie. Mondonville, Rameau : du grand motet à l'opéra ballet. Le XVIIIè en majesté. Soirée baroque à la Philharmonie de Paris. Direction musicale : William Christie L'âge d'or de la musique baroque française, entre sacré et profane est projeté et défendu par un collectif les Arts Florissants et leur chef fondateur William Christie qui interprètent ainsi leur répertoire de prédilection. Les Arts Florissants, qui viennent de fêter leurs 35 ans d'existence, donnent accompagnés de leur directeur musical principal un programme qui illustre leur dévouement à la musique baroque et, tout particulièrement, aux compositeurs français du XVIII ème siècle. L'ensemble sur instruments anciens y fait dialoguer la musique religieuse et les accents dramatiques mais si poétiques des Indes Galantes, opéra ballet génial conçu avec le librettiste Fuzelier dont on connaît par ailleurs le talent dans le genre comique : habitués des tréteaux de la foire avant de subjuguer à l'opéra, Rameau à certainement rencontré l'écrivain librettiste aux foires parisiennes Saint-Germain ou Saint-Laurent.

Pour la musique profane, William Christie a sélectionné plusieurs extraits des Indes Galantes de Jean-Philippe Rameau parmi lesquelles la célèbre entrée Les Sauvages, sûrement la partie la plus connue de cet opéra en quatre actes, qui sous couvert de fables amoureuses rococo (l'oeuvre a été créée et complétée dans les années 1730), Fuzelier et Rameau défendent une vision humaniste déjà propre à l'esprit des lumières. Les

Incas du Pérou n'y sont pas dépeints avec l'arrogance supérieure des colons occidentaux mais avec le regard fraternel de vrais humanistes pénétré par les valeurs de Rousseau (son idéal du bon sauvage non perverti par la soif de l'or et la duplicité des urbanisés venus de l'ancien monde).

Cette histoire d'amour qui enchante par son extravagance et son parfum d'exotisme est aussi un sujet engagé et fraternel qui porte les valeurs humanistes et universelles des Lumières. **Pour la musique sacrée, In exitu Israel de Mondonville**, originellement destiné aux messes royales célébrées en présence de Louis XV et qui est caractéristique du grand motet français compte parmi les neuf « motets à grands choeurs et orchestre » qui ont été préservés à ce jour. La distribution vocale de la soirée comprend des partenaires de longue date des Arts Florissants, le baryton Marc Mauillon (lauréat de l'académie qu'il a fondée Le jardin des Voix) un artiste que l'on a entendu dernièrement dans les Grands Motets de Rameau en Europe et dans Les Fêtes Vénitiennes de Campra à l'Opéra comique à Paris et la soprano Danielle de Niese qui participait à la production emblématique d'Andrei Serban des Indes Galantes en 2003 à l'Opéra national de Paris également dirigée par William Christie ou la fantaisie baroque The Enchanted Island donnée au Met de New York fin 2011.

Sens du verbe incarné, caractérisé, dramatisé, vision architecturée et puissante, goût habité des intentions du drame inscrit dans chaque texte font de la direction de William Christie l'une des profondes et des plus investies dans le répertoire baroque français.

ARTE, dimanche 28 juin 2015, 18h30. Mondonville et Rameau : la musique au XVIIIè. *William Christie, direction.* *Avec Les Arts Florissants. Coproduction : ARTE France, CLC Productions (43min). Enregistrée le 16 janvier 2015 à la*

Philharmonie de Paris

Au programme :

J.J. Cassanéa de Mondonville – In exitu Israel (Grands Motets, extraits)

J.P. Rameau – Les Indes Galantes (extraits)